Tzeli Hadjidimitriou,
Lesbos - L'histoire lesbienne d'Eressos

(générique d'introduction)

Tzeli Hadjidimitriou

Tzeli Hadjidimitriou est née à Mytilène, dans l'île grecque de Lesbos, au nord de la mer Égée. Elle arrive dans le petit village d'Eressos au début des années 80 au moment où des centaines de lesbiennes du monde entier s'y rendent, et redécouvrent le lieu de naissance de Sappho.

Artiste photographe, écrivaine et spécialiste de la poésie de Sappho et de l'histoire de Lesbos, Tzeli Hadjidimitriou est une cinéaste grecque renommée et primée dans de nombreux festivals internationaux.

Elle nous raconte la communauté lesbienne à ses débuts, les relations entre les locaux et les lesbiennes et comment ils et elles ont appris à coexister dans les mêmes espaces.

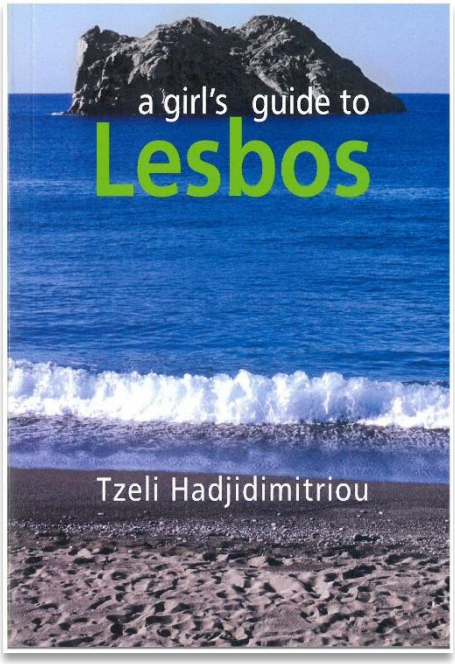
En une dizaine d'années, Tzeli Hadjidimitriou a filmé plus de 130 entretiens constituant l'un des plus importants fonds d'archives de l'histoire lesbienne d'Eressos et prépare un film documentaire intitulé « Lesvia - The Herstory of Eressos » qui sortira en 2022.

Dans cet épisode réalisé originellement en anglais, Suzette Robichon prête sa voix à Tzeli. Historienne, elle est une grande militante de la communauté lesbienne en France et membre des ARCL : Archives, Recherches et Cultures Lesbiennes. Un immense merci à elle !

Suzette Robichon

Je suis venue la première fois à Eressos en 1980, à peu près à la même époque à laquelle les lesbiennes ont commencé à venir à Eressos. Elles redécouvraient le lieu de naissance de Sappho. Vous savez quand vous êtes jeune, vous ne pensez pas à préserver votre histoire, vous êtes en train de construire cette histoire. Au cours de toutes ces années où je suis venue ici, et pendant l'âge d'or d'Eressos où des centaines de femmes s'y sont réunies, je n'ai jamais pensé à garder ces souvenirs, à créer une archive de ces histoires. Ce n'est qu'en 2012 que j'ai dédié un chapitre spécifique à l'histoire lesbienne d'Eressos dans mon guide « A Girl's Guide to Lesbos ».

Après ça j'ai commencé à penser que nous devrions peut-être faire plus attention à préserver notre histoire, parce que les femmes ne venaient plus à Eressos. Elles ne venaient plus autant. Nous n'avions pas beaucoup de bars lesbiens... « La Dixième Muse » était l'un des meilleurs bars, le point de rencontre pour tout le monde sur la place, mais il a fermé en 2012.



Nous avons eu l'étrange sentiment de perdre notre paradis. Alors j'ai pensé qu'il était temps de commencer à faire quelque chose pour y remédier, de manière à ce que plus de femmes dans le monde aient un aperçu de ce que nous vivions ici, de notre communauté, de nos histoires, et aussi de l'importance qu'Eressos a eu pour des générations de lesbiennes, surtout dans les moments difficiles car nous n'avions pas cette liberté qui nous permet aujourd'hui de dire ce que nous sommes, la société nous empêchait de nous dire lesbiennes. Je pense que nous étions très nombreuses à avoir honte de dire que nous étions lesbiennes parce que c'était toute la société, nos parents, tout le monde qui nous discriminait.

Donc venir ici à Eressos c'était comme trouver le paradis. Nous pouvions être libres, nous pouvions être avec d'autres femmes qui ressentaient la même chose que nous, et nous étions en sécurité ! Cela a été très important pour beaucoup beaucoup de lesbiennes venues du monde entier. Puis, après 2010 j'ai vu que les femmes ne venaient plus et que nous perdions les jeunes femmes. Alors je me suis dit : « il faut que je fasse quelque chose » et j'ai commencé les interviews.

Tzeli Hadjidimitriou

Au début, je dirais que ce n'était pas si professionnel, j'ai commencé par amour et par passion. Il fallait que je fasse quelque chose pour cet endroit, je devais faire quelque chose pour notre histoire. La différence entre Eressos et les autres endroits du monde où les lesbiennes ont créé de grandes histoires, c'est qu'Eressos est toujours en vie. Il y a encore une très belle communauté de lesbiennes que nous rencontrons chaque année, et nous nous soutenons les unes les autres et nous partageons la joie et l'amour, tout ce que nous voulons. Ce n'est pas seulement un endroit où les femmes se rencontrent pour aller dans un bar et boire un verre, c'est aussi un endroit où l'on peut échanger, où l'on peut se rencontrer, et c'est toujours vivant !

Ce n'est pas que tout soit fini, ou que les femmes ne viennent plus, c'est juste que parfois les femmes ne viennent plus autant qu'avant, pour différentes raisons bien sûr. J'ai interviewé des femmes qui sont venues pour la première fois en 1979, mais aussi certaines qui sont venues une fois au cours des dix dernières années, puis qui sont tombées amoureuses et ont continué à venir encore et encore... Donc j'ai des interviews très différentes et de manière plus importante, je n'ai pas seulement des entretiens de lesbiennes, j'ai aussi des entretiens avec les habitants. Nous pouvons donc mieux comprendre le climat, l'atmosphère de ces dernières années, les problèmes que les habitants ont eus avec nous, les problèmes que nous avons eus avec eux, le rôle de l'argent dans nos échanges et comment nous avons tous réussi à coexister dans les mêmes espaces.

C'est aussi très important pour moi parce qu'Eressos n'est pas un ghetto. Ce n'est pas un endroit où les lesbiennes vivent seules. Bien sûr, au début, c'était plus comme un ghetto parce que nous avions besoin de plus de liberté. Nous avions besoin d'un espace où personne ne nous critiquerait, où personne ne nous regarderait bizarrement, où personne ne voudrait avoir du sexe sans notre consentement, donc ça c'était vraiment très important. C'est toujours encore le cas aujourd'hui mais les choses sont beaucoup plus faciles maintenant.

Disons que maintenant, nous pouvons coexister. Nous pouvons être les uns avec les autres, les gens d'ici ou les touristes, nous coexistons dans les mêmes bars, les mêmes restaurants, ils n'ont aucun problème à voir deux femmes se tenir la main et nous n'avons aucun problème avec eux. C'est, disons, une situation assez magique qui s'est produite ici ces quarante dernières années et je veux donc parler de toute cette histoire, pas seulement de celle des lesbiennes,

mais aussi de l'histoire de l'interaction des lesbiennes avec les gens du pays et de la façon dont nous les avons, d'une certaine manière, instruits.

J'ai des entretiens étonnants où certaines me racontent qu'elles ne pouvaient prendre une douche qu'une fois par semaine quand elles ont commencé à louer des chambres, et elles voulaient avoir une chambre, elles voulaient prendre une douche tous les jours, elles voulaient prendre un petit déjeuner. Ces choses-là ne parlaient pas aux locaux, parce qu'Eressos pour les gens qui ne connaissent pas cet endroit, c'est vraiment isolé. L'île de Lesbos est loin d'Athènes, la capitale, et elle a toujours été plus liée à la côte de l'Asie Mineure qu'à la Grèce continentale.

Au début, quand nous venions, il fallait quatre heures et demie en bus et on pensait que l'on ne verrait jamais la fin de ce voyage. Les routes étaient très étroites et sinueuses. Et quand vous arriviez ici, oh mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Vous étiez bien content d'être sortis vivants du bus. Cela veut dire donc que les gens du coin ne pouvaient pas communiquer facilement avec le reste du monde.

Carte postale du bar « Le Marianna », 1er bar lesbian friendly d'Eressos

Et quand nous sommes arrivées, nous étions comme un fruit exotique. Puis nous avons été perçues comme des serpents au bout d'un certain temps. Parce qu'au début, nous étions exotiques, et puis ils ont compris que nous n'étions pas le genre de personnes qu'ils pouvaient gérer et qu'ils ne pourraient peut-être pas avoir du sexe ou flirter avec nous ou tout ça. Et nous sommes donc devenues le méchant serpent du paradis.

Ce n'est que le début. Et c'est un travail que je fais jusqu'à présent seule, sans aucun sponsoring ni aucune aide, si ce n'est l'échange d'idées avec d'autres ami.e.s. Mais avec Sam Bourcier, et avec plusieurs femmes, nous pensons créer un centre d'archives ici à Lesbos qui sera consacré à l'histoire des lesbiennes à Eressos (Sam Bourcier fait partie de la communauté lesbienne d'Eressos depuis 30 ans. En 2000, il a publié une fiction intitulée « Lesvos, Oui » aux éditions Gaies & Lesbiennes. Il a consacré un chapitre de « Queer Zones La Trilogie » aux lesbiennes d'Eressos, ndlr). J'espère que nous y parviendrons, mais cela demande beaucoup de travail de sponsoring et bien d'autres choses. J'espère que tout le monde pourra entendre ces interviews et nous le ferons comme le Collectif Archives LGBTQI à Paris, peut-être, avec leur aide.

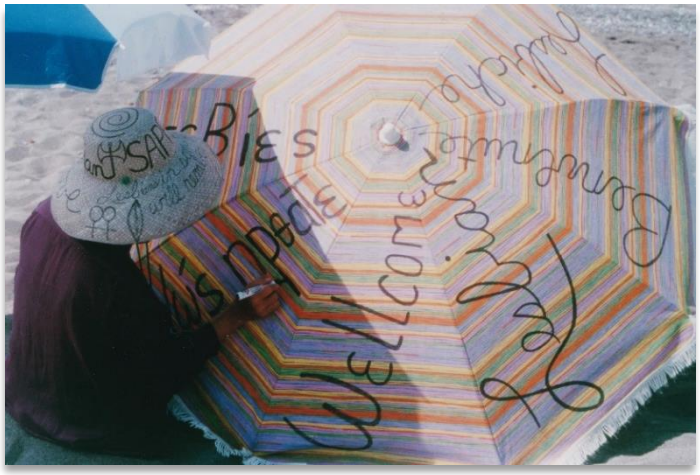
Toutes ces histoires se trouvent dans mes interviews. Il y en a plus d'une centaine. J'ai interviewé plus de cent vingt personnes d'âges différents, la jeune génération d'Eressos, les anciennes générations de lesbiennes, d'hommes, les touristes qui venaient ici, la communauté alternative qui existe ici à Eressos et bien sûr toutes les générations de lesbiennes.

Il y a toujours quelque chose de magnifique dans les interviews. Il y a toujours un moment où vous êtes connectée avec la personne que vous interviewez. Par exemple, je me souviens d'une interview de Teresa Maragou, qui est décédée il y a un an. Elle décrit comment elle est arrivée à Eressos. Elle est arrivée avec un de ses amis qui ne savait pas qu'elle était lesbienne, un garçon. Elle était déterminée à arriver à Eressos, donc elle est allée à Kalloni et de Kalloni ils ont attendu le bus mais ils l'ont raté, alors ils ont fait de l'auto-stop. C'était sur l'ancienne route, pas la nouvelle route d'aujourd'hui. Ils ont mis dix heures pour arriver à Eressos, et quand elle est arrivée, sur la place il y avait plein de femmes et l'une d'entre elles s'est dirigée vers une table et a crié « Est-ce qu'il y a des lesbiennes ici ? ». Son ami a manqué de s'étrangler avec la boulette de viande qu'il était en train de manger et lui a demandé : « Mais où m'as-tu emmené ? » Et elle a répondu : « au Paradis ! ».

Tzeli Hadjidimitriou

Pour les gens du pays c'était un peu difficile aussi à faire comprendre. Bien que je comprenne leurs expressions et le langage spécifique qu'ils utilisent, réaliser ces entretiens a été un processus très difficile pour moi, car ils me connaissent par les livres que j'ai publiés sur l'endroit et par mes autres travaux. Ils ne font pas de lien entre moi et les lesbiennes, donc pour eux, je suis l'une d'entre eux. Ils parlent donc plus librement, et je me souviens d'une femme qui a été très directe, et j'ai beaucoup appréciée. Elle m'a dit : « Qu'est-ce que votre mère a pensé de ça ? Qu'est-ce que vos parents en ont pensé ? » Il m'a fallu deux ans pour recommencer à faire des interviews parce que cela me rappelait les moments difficiles que j'avais vécus lors de mon premier coming out. Donc, oui, il y a toujours des points sensibles à prendre en compte, parce que c'est mon histoire personnelle. Je ne le fais pas parce que je voudrais faire un documentaire, ou pour la gloire et l'argent ou simplement pour documenter quelque chose. C'est mon histoire, donc je veux raconter ma propre histoire, ce qui m'est arrivé. Je ne m'acceptais pas comme lesbienne quand je suis arrivée ici la première fois en 1980. Après trois jours passés ici j'avais accepté le fait d'être lesbienne.

C'est mon histoire que je veux raconter et c'est aussi l'histoire de beaucoup d'autres lesbiennes qui ont vécu des expériences similaires. Une autre chose très importante est que toutes les femmes me disent la même chose, que c'est notre maison. Elles viennent ici et disent : « je suis rentrée à la maison, je suis à la maison ». Elles se sentent en sécurité, elles se sentent libres, elles se sentent protégées et elles ont le sentiment de faire partie d'une communauté qui fait que même si elles viennent seules, elles ne le seront jamais. Il y aura toujours d'autres femmes qui les inviteront à leur table et qui feront attention aux autres femmes. Ce n'est pas seulement une question de rencontre. Bien sûr c'est beau de rencontrer des femmes et d'avoir des relations sexuelles, de tomber amoureuses. Et de très nombreuses amours sont nées dans cet endroit et de nombreuses amours se sont très mal terminées aussi, parce que l'une des membres du couple est tombée amoureuse d'une autre, surtout dans les premiers temps, mais c'est surtout que nous partageons, nous nous aidons les unes les autres.



Lesbian Love et son parasol d'accueil sur la,plage d'Eressos, 1998, crédit photos Traude Bührmann

Aujourd'hui nous aidons aussi la communauté avec deux associations pour les animaux. Eressos est le seul endroit à Lesbos, et peut-être en Grèce, où les animaux ne souffrent pas et sont vraiment bien traités parce qu'il y a des femmes qui s'en occupent, qui donnent de l'argent, qui donnent de leur temps en tant que bénévoles. Elles font venir des vétérinaires pour stériliser les animaux, c'est vraiment quelque chose de très important.

Et c'est dommage de ne pas documenter tout ça, c'est dommage que d'autres personnes, d'autres femmes dans le monde ne le sachent pas. Surtout dans le monde occidental, où on pense que maintenant que des lois ont été votées, nous sommes libres et que nous pouvons exister avec les mêmes droits. Je ne crois pas que ce soit si vrai. J'aimerais que ce soit vrai, mais mon expérience, du moins en Grèce, ne me dit pas que nous sommes égaux ou que nous sommes respectées, même à Eressos. Les gens de Eressos nous tolèrent ou nous acceptent, mais les gens qui viennent de Mytilène, par exemple, c'est la capitale à une

Dessous de plat céramique vendu à la boutique touristique straight du village

centaine de kilomètres d'Eressos, ou bien les gens qui viennent des villages proches d'ici, parfois ils disent : « Allons voir les lesbiennes, voir à quoi elles ressemblent ». Comme si nous étions des animaux en cage ! C'est pourquoi il est important de ne pas oublier, de se souvenir d'où nous venons, de se souvenir de ce que nous avons vécu et de continuer à préserver nos droits, notre liberté, notre personnalité et notre droit dans ce monde à exister sans les souffrances liées aux discriminations.

Fresque de Sappho, Eressos, 2019

Un des problèmes à Eressos, c'est que les lesbiennes viennent surtout en septembre, car c'est le festival des femmes qui les intéresse avant tout. Elles ne viennent pas le reste de l'année. En septembre comme il y a beaucoup de femmes, on n'a pas vraiment le temps d'échanger ou d'explorer, de se rencontrer. Ce serait bien d'avoir plus de femmes pendant toute la saison. Le festival, c'est autre chose, et les femmes peuvent venir, mais c'est quelque chose de complètement différent. Eressos n'existe pas grâce au festival. C'est le festival qui a été créé grâce à Eressos et nous avons besoin d'être plus nombreuses, plus de femmes, durant toute l'année. Il n'y a pas si longtemps, Eressos n'était pas très chère, les trajets en avions restaient bon marché et les femmes pouvaient venir et rester longtemps. Aujourd'hui, pour différentes raisons, elles ne viennent plus autant. Cette année par exemple, s'il n'y a pas eu beaucoup de femmes c'est à cause du Covid, mais elles ont fait de leur mieux pour venir ici, même avec le Covid. Pour moi, c'est la preuve de l'importance de notre communauté à Eressos, parce qu'elles ont essayé de venir par tous les moyens. Elles ont voyagé en voiture, d'autres ont changé trois ou quatre fois leurs billets juste pour être ici, et c'est vraiment très, très important.

Renée Vivien

Les toutes premières lesbiennes qui sont venues à Eressos étaient à la recherche des traces de Sappho. Un plus grand nombre a commencé à venir juste après la dictature quand la démocratie a été rétablie en Grèce, ce qui leur permettait de voyager plus sereinement. Donc elles ont commencé à venir en 1978-1979 mais avant cela, il y a eu d'autres femmes venues sur les traces de Sappho. Il y eu des artistes par exemple, Renée Vivien et Natalie Barney sont venues ici au début du 19ème siècle. Mais évidemment elles ne sont pas arrivées à Eressos parce qu'elles ne pouvaient pas venir

ici. C'était vraiment très difficile de se déplacer d'une partie de l'île à l'autre et Renée Vivien est venue pendant deux ou trois ans, et elle a passé trois étés à Mytilène.

Aujourd'hui je peux dire que dans notre communauté lesbienne, il y a un peu plus de liberté et d'acceptation. C'est ouvert à toutes les personnes queer, je pourrais dire, parce que nous avons ici des femmes trans et des hommes trans. Il y a des lesbiennes que j'ai rencontrées en tant que lesbiennes il y a quelques années et maintenant elles viennent ici en tant que garçons, en tant qu'hommes. Et il n'y a absolument aucun problème, je veux dire que nous avons exactement la même relation qu'avant qu'iels ne transitionnent, donc c'est merveilleux. Je trouve ça unique, Eressos est un endroit unique et c'est exactement ce que je veux raconter dans mon documentaire avec toutes ces interviews que j'ai récoltées jusqu'à présent.

Natalie Barney

Même si je finis le documentaire un jour, parce que cela fait déjà 10 ans que je travaille dessus, à faire des interviews, à parler aux gens, à réfléchir à une forme, à réfléchir à comment cela pourrait être, et rechercher des sponsors et des collaborations, même si je termine à un moment donné, je continuerai à interviewer des gens parce que je trouve cela très important. Je veux aussi voir comment la situation évolue. Ce n'est pas que je veuille seulement raconter une histoire du passé, je veux la tenir à jour, je veux voir ce qui se passe années après années avec les jeunes générations et les personnes queer qui sont arrivées là, parce qu'Eressos est un lieu vivant, pas stérilisé. C'est un lieu vivant.

Je suis née et j'ai grandi à Lesbos, et je pense que c'est pour cela que je suis devenue photographe. Je ne pense pas que je l'aurais été si je n'étais pas née dans un endroit avec une aussi belle lumière. Par exemple, à Eressos il y a encore beaucoup plus de lumière après le coucher du soleil, ce qui n'arrive pas dans un autre endroit. C'est différent à Eressos et à Mytilène. La lumière est complètement autre. Ce qui se passe après le coucher du soleil à Eressos ne se produit pas à Mytilène, c'est comme un boom, comme une explosion de lumière dans le ciel que vous pouvez continuer à voir presque une heure après le coucher

Tzeli Hadjidimitriou

du soleil. C'est unique. Je n'ai vu ça nulle part ailleurs, c'est ça qui a fait de moi une photographe. Aujourd'hui je voudrais aussi être cinéaste.

En 1984, j'étais en Italie grâce à une bourse de l'Institut Italien et c'est là que j'ai eu une caméra vidéo en main pour la première fois. À partir de ce moment j'ai voulu faire des films. Mon premier professeur était Michelangelo Antonioni dans le cadre de cette bourse. Je me souviens d'avoir parlé avec lui à propos de mon tout premier film et je me sens toujours très touchée, très impressionnée par ça.

Et c'est vraiment intéressant parce que vous commencez avec une idée en tête et puis vous finissez par avoir un documentaire complètement différent. Donc raconter des histoires, récolter les histoires de mon lieu... J'aime Lesbos, mon île. J'aime les gens de Lesbos. Dans mon travail photographique, je ne prends pas les gens en photo, mais ils sont les protagonistes de mes films, ils peuvent transformer une histoire. J'aime juste aller vers eux, comme je suis allée voir les habitants que j'ai interviewés pour « Her Story of Eressos ». J'y vais de façon très ouverte, sans préjugés. Je ne les dirige pas et je parle juste comme si nous étions amis. Après un certain temps ils oublient que j'ai une caméra, alors ils commencent à parler comme si nous étions assis autour d'une table et que nous mangions, et c'est ce que nous faisons parfois dans certains de mes documentaires.

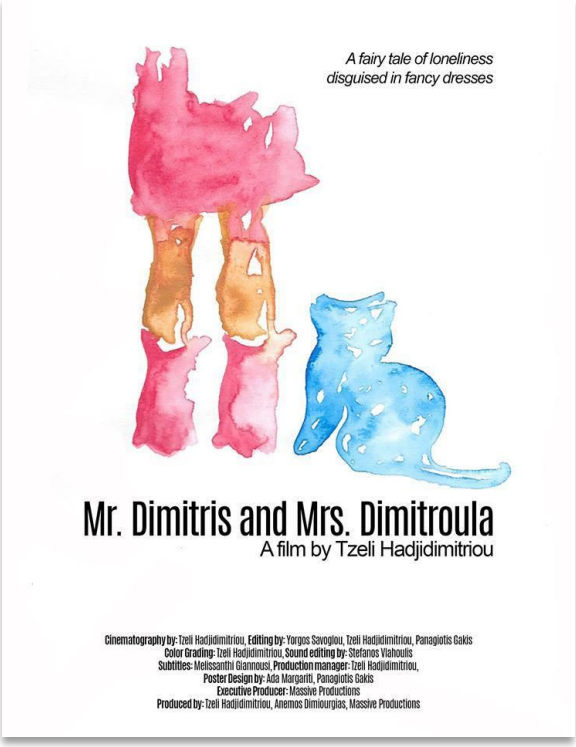
Mariage lesbien à Eressos

Par exemple, dans mon documentaire « In search of Orpheus » je suis arrivée dans un endroit avec mon bateau et j'ai trouvé trois hommes en train de laver leurs poissons et de préparer une soupe de poisson, dans un endroit où l'on arrive en bateau ou en tracteur. Et je me suis assise là et nous avons bu de l'Ouzo et nous avons mangé cette délicieuse soupe. C'était la meilleure soupe de poisson que j'ai jamais mangée de ma vie, et ils parlaient d'Orphée, et Orphée était comme leur ami, quelqu'un qu'ils connaissaient depuis le lycée. C'est la façon dont je réalise les documentaires et c'est aussi la façon dont j'approche les gens, et c'est comme ça que je veux raconter cette histoire. Parce que quand vous avez une idée en tête, les gens prennent le même chemin que vous et vous n'obtenez jamais la vérité. Mais si vous y êtes comme une page blanche, si vous êtes l'un d'entre eux, alors ils s'ouvrent à vous et vous disent les choses qu'ils veulent dire, et non pas les choses que vous voulez entendre. Parce que c'est ce qui se passe dans la plupart des documentaires, car nous avons tous besoin de diriger et d'une certaine manière nous les conduisons à nous dire ce que nous voulons entendre. Mais c'est exactement ce que je ne fais pas et c'est ce qui se passe aussi avec les interviews dans

« Her Story of Eressos » où les hommes et les femmes disent ce qu'ils et elles veulent dire. Je ne les critique pas, je ne leur pose pas de questions de manière à ce qu'ils et elles me répondent sur ce que j'aimerais entendre.

Ça, c'est ma façon de faire des films. C'est aussi comme ça que j'ai rencontré Dimitris, et Dimitris m'a dit : « Une rose est une rose, peu importe comment on l'appelle ». Alors je dis « il » pour Dimitris, mais c'est un homme qui ressemble à un homme, qui s'habille comme une femme et qui se sent comme une femme. Je ne savais même pas comment l'approcher parce que pour lui c'est la même chose. Il dit : « Vous dites il ou elle, mais en fait je suis une femme. Même si je perds mes cheveux par poignées et que je ne vais pas me faire opérer, je suis une femme ».

Et j'ai rencontré Dimitris au milieu de la rue qui dansait avec sa robe rouge. Et il y avait un chat qui s'appelait la Dimitroula, le féminin de Dimitris, et le chat dansait avec lui. C'était si touchant. Je ressentais profondément son besoin de ce qu'il.elle a toujours voulu être, et j'ai juste commencé à filmer. Je dois dire que je continue à utiliser le pronom « il » parce qu'à chaque fois dans ce petit village insulaire où il vit, à chaque fois que quelqu'un utilisait le pronom « elle », c'était pour le dénigrer et dire du mal de lui.



Affiche du film documentaire « Mr. Dimitris and Mrs. Dimitroula », Tzeli Hadjidimitriou

C'est pourquoi j'utilise toujours le « il », car il ne se soucie pas de cela. Dans son petit village de Skamnia, c'est l'endroit où tous les réfugiés sont arrivés en 2015. C'était incroyable de voir Dimitris au milieu de tous ces milliers de personnes alors qu'elles sortaient des bateaux avec leurs enfants, avec les femmes habillées de façon très spéciale. Et ils et elles étaient tous heureux et heureuses d'avoir réussi à arriver, mais fatigué.e.s et sans maisons. Et Dimitris était juste là, à marcher au milieu d'eux. Et c'est ainsi qu'ils l'ont découverte, c'est ainsi qu'elle est devenue, disons, « visible ». Parce que les étrangers, les journalistes, étaient tellement impressionné.e.s de voir littéralement un homme, parce qu'elle ressemblait à un homme, rien n'avait véritablement changé en lui-elle, habillée comme une très belle femme, et qui se promenait au milieu de tous ces gens, les habitants et les réfugié.e.s, et qui se sentait complètement à l'aise. C'était complètement unique. Dimitris est unique.

Je me souviens que lorsque je suis allée voir une vieille dame dans le village près d'ici avec une amie, j'ai commencé à filmer et elle s'est mise à parler et à dire combien elle appréciait sa vie.

Elle est morte maintenant, quand je l'ai interviewée elle avait plus de 80 ans. Et je me souviens, c'était il y a huit ans de ça, qu'est-ce qui fait qu'à 85-86 ans à Lesbos, elle voulait être libre ! Elle voulait gagner son propre argent, faire son propre travail et ne pas dépendre de son mari et elle m'a dit : « J'aurais pu me remarier, mais qui se soucie de cela ? Je voulais juste être libre, j'avais mon travail, je gagnais mon argent. Je ne voulais plus avoir de soucis en tête ». Comment je pourrais décrire cela ? On devient plus riche quand on peut approcher les gens de cette façon parce qu'ils vous offrent leurs trésors.

La plage des huttes à Eressos

Un entretien réalisé par Nathan Harran à Eressos le 13 septembre 2020. Animation et programmation : Sam Bourcier, Hervé Latapie, Renaud Chantraine. Prise de son pour la traduction de Suzette Robichon : Marin Lefèvre. Cet épisode a été réalisé par Marin Lefèvre. Le Feuilleton des luttes est un podcast produit par le Collectif Archives LGBTQI, en partenariat avec le Centre LGBTQI+ de Paris Île-de-France. La communication autour du Feuilleton des luttes a été réalisée en partenariat avec le Master Information Communication CRDM de l'Université Paris Nanterre. Avec le soutien de la Dilcrah, délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. **© 2021**